



**HAL**  
open science

## Une amitié peu connue : Jean Baffier et Georges Ducrocq - autour d'une correspondance conservée par les musées de Bourges

Béatrice de Chancel-Bardelot

### ► To cite this version:

Béatrice de Chancel-Bardelot. Une amitié peu connue : Jean Baffier et Georges Ducrocq - autour d'une correspondance conservée par les musées de Bourges. Lectures : mélanges pour Élisabeth Dousset / contributions réunies par Marie-Jeanne Boistard, Saint-Benoît-du-Sault : Ateliers Tarabuste, pp.81-89, 2010, 978-2-84587-216-5. halshs-00948587

**HAL Id: halshs-00948587**

**<https://shs.hal.science/halshs-00948587>**

Submitted on 7 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Mélanges pour Élisabeth Douset Lectures

*Contributions réunies par*  
MARIE-JEANNE BOISTARD

- BERNARD NOËL  
MARIE-JEANNE BOISTARD  
FRANÇOIS RIGHI  
FAMILLE RIVIÈRE  
JEAN-FRANÇOIS SERON  
BERNARD FOUCHER  
JULIETTE DARLE  
MAX-PHILIPPE DELAVOUËT  
MARIE GRÉGOIRE  
DOUNE TISSOT  
ROBERT MARTEAU  
ÉLIZ BARBOZA  
BRUNO ROSSIGNOL  
DANIEL BAMBAGIONI  
GEORGES STEINER  
JAMES SACRÉ  
DJAMEL MESKACHE  
JEAN-YVES RIBAUTL  
MICHEL NITABAH  
SARAH WIAME  
ALAIN RIVIÈRE  
JEAN-PIERRE BOUGUIER  
NICOLE COURTOIS  
HÉLÈNE TOUZEL-PAILLARD  
HASSAN MASSOUDY  
BÉATRICE DE CHANCEL-BARDELOT  
ANNE-MARIE CHAGNY-SÈVE  
PHILIPPE GOLDMAN  
NORBERT SCLIPPA  
BRIGITTE STIÉVENARD  
ANNE SOLANGE GAULIER

Ateliers Tarabuste

C'EST SEULEMENT DANS LE CABINET D'OBSERVATION  
OU AUSTERLITZ ET MOI RENOUONS LES FILS DE NOTR  
MAIS SOLITAIRE FAISANT SON TOUR DU MONDE : APRÈ  
LES HUIT CÔTES DE LA PIÈCE QUI SUIVANT LA FI  
EN ADMIRATION, DANS CETTE SALLE QU'AUSTERLITZ  
PARQUET, TOUTES DE LARGES DIFFÉRENTES, DI  
VINGT-DEUX CARREAUX SERTIS DE PLOMB AU TRAVER  
DE LUNE ET DE SOLEIL, L'INTERSECTION DES ORBITES D'ÉTO  
ET LA CHEVELURE DES COMÈTES QUI PARCOURENT L'ESPA  
TOGRAPHIA LES ROSES IMMACULÉES DE LA FRISE FLORAL  
LA VILLE S'ÉTENDANT AU-DELÀ DU PARC VERS LE NORD ET  
LANÇA À PROPOS DU TEMPS, DANS UN ASSEZ LONG COMME  
IL DANS LE CABINET AUX ÉTOILES DE GREENWICH, LE TEM  
AUTOUR DE LEUR AXE, IL N'ÉTAIT PAS MOINS ARBITRAIRE QUE  
MET UN CALCULAIRE À TÊTE DÉSAGRÉGER : SANS COMPTER QUE LE  
QUE POUR MESURER LE TEMPS IL NOUS FALLAIT AVOIR R  
N'ÉTAIT PAS ET QUI DANS SON ORBITE NE SERAIT PAS INCLINÉ  
N'ÉTAIT PAS BRILLANT DANS LE RESTE DE JOUR, LE MÉALOI  
S'ÉCOULE, COMME LE COURANT DE LA TAMISE, OÙ ÉTAI  
NOUS LE SAVONS, EST NECESSAIREMENT BORDÉ DES DEUX  
RAIENT SES PROPRIÉTÉS SPÉCIFIQUES CORRESPONDANT AU  
TRANSPIRANTE ? EN QUOI DES CHoses PIONGÈES DAN  
VEC LUI ? QUE SIGNIFIE QUE NOUS REPRÉSENTONS LES H  
LE TEMPS RESTE-T-IL ÉTERNELLEMENT IMMOBILE, TANDIS  
QUE LE TEMPS, AU FIL DES SIÈCLES AU FIL DES MILLENAIRES  
TROUVE EN EXPANSION ET SE RÉPAND EN TOUT SENS, ET  
REN'EST-ELLE PAS MOINS RÉGIE PAR LE TEMPS QUE PAR  
BLE QUI IGNORE LA RÉGULARITÉ LINÉAIRE, NAVAN  
EST DÉTERMINÉE PAR LES ENGORGEMENTS ET LES D  
VERS QUI SAIT OÙ ? L'ÊTRE-HORS-DU-TEMPS QUI CONTI  
DE NOTRE PROPRE PAYS, COMME SUR LES CONTIN  
DANS LES MÉTROPOLIS RÉGIES PAR LE TEMPS, LONDRE  
LES MALADES AITÉS CHEZ EUX OU DANS LES HOPITA  
PERSONNEL POUR ÊTRE DÉJÀ COUPÉ DE TOUT PASSÉ ET  
GULATTEUR NI DE REVEIL, NI DE GOUSSET, NI EN  
QUELQUE CHOSE DE RIDICULE, DE FONDAMENTALEM  
MAIS MOI-MÊME, RÉUSSI À COMPRENDRE N'A TOUTJOUR  
QUE L'ON A COUTUME D'APPELER L'ACTUALITÉ, DANS LE  
POINT REVOLU, QUE JE PUISSE RÉVENIR EN ARRIÈRE, AU  
QUE TOUTS LES MOMENTS EXISTENT SIMULTANÉMENT, S  
PRODUIT NE S'EST ENCORE PRODUIT, MAIS AU CONTRAIRE  
TURELLEMENT SUR LA PERSPECTIVE DÉSÉSPÉRANTE D'UN  
VATOIRE EN COMPAGNIE D'AUSTERLITZ, IL ÉTAIT TR  
MES ENCORE UN PEU DANS L'ENCLINTE DE VANT À MO  
CIEL LE GRAND ÉMENT DES GROS AVIONS QUI À MÈ  
GREENWICH ET PLANAIENT TRÈS BAS, INCROYABLE L  
THROW, TELS DES MONTRES RETOURNANT LE SOIR, A  
S'ASSOMBRISSENT, LES AILES ÉCARTÉES DU CORPS, COM  
DANS L'OBSCURITÉ QUI MONTAIT DE LA TERRE. DE VANT  
LES DIAGONALES DE DEUX JENTES DE SABLE CLAIR  
DE LA RIVIÈRE, SUR L'ÎLE DES CHIENS, SE DRESSA  
LES TOURS DE VERRE ÉTINGELANTES, EN DESCEND  
EST, SOUVENT PEINT AU COURS DES STÈCLES, PASS  
BRES, AVEC AU PREMIER PLAN, EN GÉNÉRAL, QUELQ  
À CRINOÏNE DE COULEURS VARIÉES, S'ABRITANT SOU  
DU ROYAL NAVAL COLLEGE QUI À L'ÉPOQUE PEUPLAIT  
INNOMBRABLES, TRAGE INDEFINISSABLE, TAPIÉ DAN  
SURFACE DU SOL, ET ENCORE AU-DESSUS, OCCUPANT  
CIEL OÙ, PERDUE DANS LE LOINTAIN, PEND PEUT-ÊTRE  
PREMIÈRE FOL DES PANORAMAS DE GREENWICH DANS L  
VENT AVE HILARY, COMME JE VOUS LE DISAIS HIER, AU  
L'UNE DE NOS EXCURSIONS, DIT AUSTERLITZ, APRÈS M  
LEAUX, NOUS SOMMES TOMBÉS SUR L'UNE DE CES DEMEU  
ALORS, L'ON DEMOULAIT AU RYTHME D'UNE TOUTS LES L  
SONS QUI AVAIENT ÉTÉ PRACTIQUEMENT DÉPECÉES, VIDÉ  
PRIVÉES DU MARBRE DE LEURS CHEMINÉES ET DE LE  
RES S'ÉTAIENT EFFONDREES ET QUI ÉTAIENT REMPLIES DE  
MOUTON ET DE DEJECTIONS D'OISEAUX, ET DU PLÂTRE T  
CONSTITUANCE AGILEUSE. MAIS IVER GROUPE DIT AUS  
PENTE DOUCE VERS LE SUD, SEMBLAIT DE L'EXTÉRIEUR A  
SUR SON LARGUE PERRON COLONISÉ PAR LE SGOLO  
NÉTRÉS AVEUGLES, NOUS ÉUMES LE SENTIER, DANS  
PROCHAINE ET IGNOMINIEUSE. À L'INTÉRIEUR, DAN  
GRAIN RÉPANDU COMME SUR UNE AIRE AIRE À BATTRE  
DE POMMES DE TERRE, ÉTAIENT ENTASSÉS LES UNS CONT  
JUSQU'À CE QUE À L'INSTANT OÙ JE M'APPRETAIS À S  
ASHMAN, COMME NOUS LE SOMES PAR LA SUITE, FASSE SON A  
CES MAISONS QUI PARTOUT TOMBAIENT EN RUINE, IL NOUS AP  
FUT EN CONSÉQUENCE SE RÉSOUDRE À EMMÉNAGER, A  
MINISTRAT LUI-MÊME. D'OU AVAIT DIT ASHMAN, DIT AU  
NOIR AVAIT ÉTÉ ÉDIFIÉ VERS 1780, DIT AUSTERLIT  
OBSERVATOIRE INSTALLÉ SUR LE TOIT DE LA BATISSE, À  
GRAPHIE DE LA LUNE. ET C'EST POUR CETTE RAISON, AV  
PASTELLISTE JOHN RUSSEL, DE GUILFORD, DONT LA D  
CENNIES DURANT À ÉTABLIR UNE CARTE DE LA LUNE, D  
RIGGOLI OU CASSINI, MAIS AUSSI DE TOUTES LES

Une amitié peu connue :  
Jean Baffier et Georges Ducrocq  
— autour d'une correspondance conservée  
par les musées de Bourges

En 2000, la Bibliothèque municipale de Bourges recevait un don exceptionnel d'Alain Rivière, le fonds Rivière, riche d'ouvrages publiés, de revues, de notes, de brouillons, de correspondances d'écrivains, hérités de son oncle, Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes* et de son père Jacques Rivière, qui participa à l'aventure de la *Nouvelle Revue française* à partir de 1909 et en fut le directeur de 1919 à 1925. La patiente mise en valeur de ce fonds littéraire (plus de 18 000 pièces, en particulier un manuscrit du *Grand Meaulnes*, et les précieuses correspondances de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier) a été accompagnée en 2006 par le colloque *Écrire l'amitié*, puis en 2009 par une exposition et un colloque<sup>1</sup>, organisés par Élisabeth Dousset, Robert Tranchida et l'équipe du personnel des bibliothèques de Bourges.

À côté de ce fonds, la ville de Bourges recèle bien d'autres richesses en correspondance, assurément moins prestigieuses. Ainsi, la donation de Mme Ferrande Marin, veuve de l'homme politique Louis Marin, a fait entrer aux Archives départementales du Cher une série importante de correspondances liées au sculpteur Jean Baffier, ami de son mari, durant les premières décennies du x<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Un petit ensemble de 34 lettres adressées par Jean Baffier à Georges Ducrocq a été confié par la même donatrice à la documentation des musées de Bourges ; il est complétement d'autres lettres de Jean Baffier à Georges Ducrocq, conservés aux Archives départementales<sup>3</sup>. Les courriers détenus par les musées de Bourges vont de décembre 1903 à février 1914 et se répartissent ainsi : 1903 : trois pièces. 1904 : cinq lettres. 1905 : six lettres. 1906 : huit lettres. 1907 : trois lettres. 1910 : deux lettres. 1911 : quatre lettres. 1912, 1913 et 1914 : une lettre par an. Il m'a semblé que ce petit fonds, contemporain de la naissance de la *Nouvelle Revue française*, pourrait retenir l'attention d'Élisabeth Dousset, en raison de la personnalité littéraire du destinataire et des qualités artistiques de son auteur.

#### JEAN BAFFIER ET GEORGES DUCROCQ

L'activité inlassable de Jean Baffier (1851-1920) a été analysée par Neil McWilliam dans son ouvrage *Monumental intolerance : Jean Baffier, a nationalist sculptor in fin-de-siècle France*, paru en 2000. N. McWilliam, qui s'est attaché autant à l'activité politique et associative du sculpteur qu'à l'histoire de ses projets artistiques, y remarque la capacité de Jean Baffier à se lier avec des esprits plus instruits et nuancés que le sien. Jean Baffier disait lui-même avoir peu fréquenté l'école et son caractère le faisait passer de moments d'exaltation à des phases d'abattement et de profond découragement. Les amis du sculpteur ont généralement un point

commun avec lui : leur attachement aux traditions, qu'il s'agisse de traditions ethnographiques du Berry ou, plus largement, de leur amour pour leur « petite patrie », la région ou la ville dont ils sont originaires. Jean Baffier a rencontré de nombreux intellectuels et hommes politiques, grâce à des associations comme la Fédération régionaliste française, ou dans l'action politique municipale à Paris, ou en Berry. Il a pu aussi échanger avec eux par le biais du foisonnement de journaux et de revues politiques et littéraires de l'époque. Jean Baffier lui-même était l'un des animateurs de l'épistodique *Le Rêveil de la Gaille*, revue de l'association Les Gâs du Berry, créée en 1888. À ce titre, il connaissait le souci de bâtir un numéro, comme celui d'en assurer la diffusion<sup>1</sup>.

On ne sait pas exactement comment Jean Baffier et Georges Ducrocq se rencontrèrent. Peut-être, les Salons et le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, auxquels Jean Baffier participe régulièrement depuis 1886, ont-ils permis le premier contact entre les deux hommes. Quelles qu'aient été les circonstances, Jean Baffier rappelle en 1909 à Georges Ducrocq que leur premier contact s'est fait par l'intermédiaire d'Adrien Mithouard<sup>5</sup>, ami d'Albert Chapon<sup>6</sup>. Deux lettres de Jean Baffier, jointes à la correspondance explicitement adressée à Georges Ducrocq, mais sans destination exprimée, peuvent être datées de 1896, car Jean Baffier y parle de la vieillesse et de la mauvaise santé de ses parents, qui se trouvent alors en Auvergne (son père est mort en 1896). Les lettres sont adressées à un homme plus jeune que Baffier, qui aime la poésie, et à qui Baffier offre son amitié, en lui conseillant « de ne pas trop poétiser », ce qui pourrait éventuellement correspondre à Georges Ducrocq, âgé de 22 ans en 1896. Toutefois, il me semble plus vraisemblable que la rencontre ait eu lieu seulement en 1902 ou début 1903, peu avant le premier achat d'une sculpture de Baffier par Georges Ducrocq.

Georges Ducrocq est né à Lille en 1874 et mort en 1927 à l'âge de 53 ans<sup>7</sup>. Elève des jésuites de sa ville natale, il poursuit ses études à Paris, où il se lie d'amitié avec son ami, le Lorrain Louis Marin (1871-1960). Il habite un temps avec Louis Marin, avenue de l'Observatoire et y réside encore en 1903. Il voyage, en particulier en Corée, avec Louis Marin, et en rapporte son ouvrage le plus connu, *Pauvre et douce Corée*, publié en 1904 et réédité en 1993. L'année suivante, il écrit *Du Kremlin au Pacifique*. Poète, autant que voyageur, Georges Ducrocq publie un premier recueil de vers, *Les Matins lumineux*, édité en 1907 et réédité avec des bois gravés en 1909 par la *Bibliothèque de l'Occident*. Il collabore à différentes revues et associations ; il est en particulier membre de la Fédération régionaliste française, à laquelle adhèrent également Louis Marin et Jean Baffier. Il est très sensible à la question de l'Alsace-Lorraine, et surtout au sort de la ville de Metz, l'une de ses constantes préoccupations. À partir de 1905, il écrit dans la revue *L'Anstrasic, revue du pays messin et de Lorraine*, éditée à Metz. Il est ensuite l'auteur principal de la transformation de la revue en un autre titre qu'il dirige, *les Marches de l'Est : Alsace, Lorraine, Luxembourg, Ardennes, pays wallons*, trimestriel à partir de 1909, puis mensuel dès l'année suivante. Parallèlement, Georges Ducrocq poursuit une œuvre tantôt documentaire et d'actualité (*La blessure mal fermée : notes d'un voyageur en*

*Alsace-Lorraine*, en 1910, *Les provinces inébranlables. L'Anstrasic. La question d'Alsace-Lorraine Metz, la Wallonie* en 1913, *Les Lions et les cœurs*, sur un voyage au Danemark, en 1914), tantôt littéraire, avec le recueil de poèmes, *Les roses du Valois*, puis *Adrienne*, comparé par les contemporains au *Syrite* de Gérard de Nerval. *Adrienne* s'inscrit, de façon élégante, dans un plaidoyer pour la reconquête de la Lorraine par les Français. On y trouve d'autres thèmes chers à Georges Ducrocq : l'attachement aux traditions, aux lieux poétiquement décrits, le souci d'une gestion forestière raisonnée, l'amour de la chasse et le sens du devoir, exalté dans un passage parfois cité : « Agir. Ne plus douter de mon pays, ni de mes propres forces. Agir. Servir. Être un soldat dans le rang, un franc-tireur derrière la haie. Ne plus discuter, ne plus m'interroger. Poursuivre silencieusement mon idée. Faire pour elle les actes les plus obscurs, les besognes les plus humiliantes. Tout affronter, tout supporter d'un cœur léger, avec la certitude que ces tourments ne sont pas inutiles. M'oublier et songer à ceux qui sont plus malheureux que moi. Vouloir leur délivrance, y consacrer toute mon énergie. Être un homme pour être digne d'eux et parce qu'une force irrésistible me dit que la partie n'est pas terminée et que nous pouvons regagner ce que nous avons perdu. Faire en sorte que nos fils ignorent nos inquiétudes et nos dégoûts. Lutter pour qu'ils puissent un jour se reposer, lutter parce que la quiétude est ignominieuse sans l'honneur, lutter sans trêve, être l'artisan de la victoire, mourir content ». Georges Ducrocq est quelquefois mentionné dans la *Nouvelle Revue française* : en août 1911, la revue publie un compte-rendu de *La Blessure mal fermée*<sup>8</sup>. Les lecteurs y trouvent signalée, en mai 1914, la parution de « La question des langues en Belgique, enquête dirigée par Georges Ducrocq et Louis Dumont-Wilden » (p. 919, en simple memento).

La première guerre mondiale interrompt cette existence plutôt littéraire : Georges Ducrocq s'engage au 66<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. L'un de ses biographes a remarqué qu'il avait, entre autres, défendu le village de ses grands parents, Foncquevillers (Pas-de-Calais). À la fin de l'année 1916 et pendant tout 1917, il est envoyé en Suisse pour une mission et retourne au front en 1918, au 44<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Il termine la guerre avec le grade de capitaine. Immédiatement après, il est envoyé comme attaché militaire en Perse, où il réside au moins jusqu'en 1921. En 1923, le général Weygand, haut-commissaire de France, l'appelle auprès de lui en Syrie et lui confie la politique arabe générale. Ducrocq s'acquitte de ses missions d'observation et de conseil à la satisfaction de son supérieur, qui apprécie son analyse pénétrante de la situation. Il publie un livre inspiré par ces séjours orientaux, *Le journal de Soleiman*, en 1924. Au début de l'année 1925, Georges Ducrocq revient en France ; il achète alors le château de Morey (Meurthe-et-Moselle, non loin de Lunéville) et dirige le journal *La Nation*. Il meurt soudainement, au cours d'une partie de chasse dans la forêt voisine, le 29 septembre 1927. Deux ouvrages posthumes témoignent, après sa disparition, de son rayonnement, *La Belle Libanaise*, publié chez Pilon en 1930, et *Jours ardents*, chez Rouart en 1935.

Les différents témoignages soulignent les qualités de Georges Ducrocq : certainement issu d'un milieu aisé,

cultivé, grand travailleur, sensible à l'histoire et aux traditions, il appréciait l'amitié et la droiture. Son ami Louis Dumont-Wilden assure qu'il a été « sans formation et sans s'embourber soldat, journaliste, homme de lettres, diplomate ». Plus encore que ses réelles qualités littéraires, ce sont ses qualités d'observateur et d'analyste qui sont à souligner, sur des questions qui demeurent d'actualité (le bilinguisme en Belgique, ou la cohabitation de populations musulmanes et chrétiennes au Liban et en Syrie). Le nombre important de ses amis, et la variété de leurs centres d'intérêt témoignent également d'une personnalité riche, généreuse, ouverte, mais vraisemblablement complexe et plutôt discrète. C'est sans doute pour cette raison qu'il semble n'avoir pratiquement pas eu de rôle politique<sup>9</sup>, à la différence de ses amis Louis Marin ou Adrien Mithouard.

Jean Baffier apprécia certainement en Georges Ducrocq, son cadet de plus de vingt ans, l'homme de tradition, dont les thématiques rejoignaient parfois l'œuvre littéraire de Paul Déroulède ou de Maurice Barrès. Il trouva surtout en Georges Ducrocq un commanditaire attentionné et un secours quasiment inépuisable<sup>10</sup>. La correspondance conservée par les musées de Bourges démarre en effet autour de la livraison d'une *Angèle* en marbre, au moment de Noël 1903 (courrier du 23 décembre 1903, faisant allusion à un télégramme de Georges Ducrocq, courrier du 25 décembre 1903, annonçant la livraison imminente du buste, et s'enquérant de l'étage auquel il conviendrait de le monter, quittance de paiement, 1500 francs, le 28 décembre 1903). Cette œuvre, passée ensuite entre les mains de Louis Marin, appartient aujourd'hui aux collections des musées de Bourges.

#### LA LITTÉRATURE ET LES REVUES

Quelques lettres font allusion à la revue *L'Occident*, animée par Albert Chapon et Adrien Mithouard, une revue dont la tenue littéraire et la hauteur de vue préfigurent, à certains égards, la *Nouvelle Revue française* ; la chronique qui occupe les dernières pages témoigne, quant à elle, du ton vif et spirituel d'Albert Chapon. Les deux hommes de lettres ont accepté d'y publier un article de Baffier<sup>11</sup> (lettre du 3 février 1904). Puis Jean Baffier offre à Georges Ducrocq plusieurs numéros de sa revue berrichonne, *le Réveil de la Gaule*, au début du mois de juin 1904, et rapporte qu'il aimerait avoir, pour un numéro suivant, un article de Frédéric Le Play et peut-être un article de Georges Ducrocq lui-même. Lorsque Jean Baffier se plaint auprès de son ami, en écrivant que *le Réveil de la Gaule* est à bout de souffle, Georges Ducrocq envoie aussitôt la somme de 500 francs, dont Jean Baffier le remercie (fin septembre ou premiers jours d'octobre 1906). Auparavant, Jean Baffier avait promis un compte-rendu de *Pauvre et douce Corèze* dans le *Réveil de la Gaule*<sup>12</sup>.

Jean Baffier apprécie un article de Georges Ducrocq sur Charles Martel, publié par *L'Austrasie* en octobre 1906 (lettre du 23 décembre 1906). Il le complimente, le 23 septembre 1907, sur son recueil de poésies, *Les Mathis lumineux* :

« J'ai reçu *Les Mathis lumineux*. J'en suis réjoui. Si mon hiver prochain venait qu'à être si mauvais que le précédent, ce

qui est probable, je retirais vos poèmes de temps en temps pour me rafraîchir l'esprit dans mes longues nuits sans sommeil. Quel beau petit livre ! C'est simple d'apparence et doux, bien qu'à l'aspect il se dégage de cette œuvre un charme infini.

Les poèmes sont pénétrés d'une sérénité reposante comme il convient à une œuvre de ce genre. C'est bien mon ami Georges Ducrocq que je retrouve en ces pages vraiment lumineuses ».

En septembre 1910, au moment des Fêtes de l'argentier Jacques Cœur à Bourges, le sculpteur assure Georges Ducrocq que *les Marches de l'Est* y sont appréciées. Dans une lettre d'avril 1911, Jean Baffier confirme à son ami qu'il travaille à un texte sur Charles VII à Bourges, pour le prochain numéro de sa revue. Mais il reçoit fin avril un exemplaire des *Marches de l'Est* qui vaut à Georges Ducrocq une réponse patoisante :

« Paris, le 30 avril 1911

Mon cher directeur et bon ami,

Je me suis trouvé tout jugé, comme on dit chez nous, en recevant *Les Marches de l'Est*. J'avais cru que vous m'aviez demandé ma copie pour fin avril. Pardonnez-moi mon bon directeur, pardonnez-moué, j'vous en prie. Ah, si vous aviez que des écrivains de ma trempe pour votre bel ouvrage, qui que vous pourriez don faire. Vous seriez tout de suite à pain sarthé, pour' cher homme du Bon Dieu !

Heureusement que vous avez des maîtres calés bravement, et j'en seu bien aise pour vous qu'êtes in homme de talent et in homme comme i'faut. »

En février 1914, enfin, Jean Baffier entretient Georges Ducrocq de la publication de *Nos géants d'auterfois* et souhaite revoir le Lillois pour préparer un article sur l'art français, pour *les Marches de l'Est*. Il est vraisemblable que la guerre a ajourné ce projet.

#### LE MARIAGE DE GEORGES DUCROCQ

En 1907, Jean Baffier s'alarme, en apprenant les fiançailles de Georges Ducrocq :

« Paris, le 23 février 1907

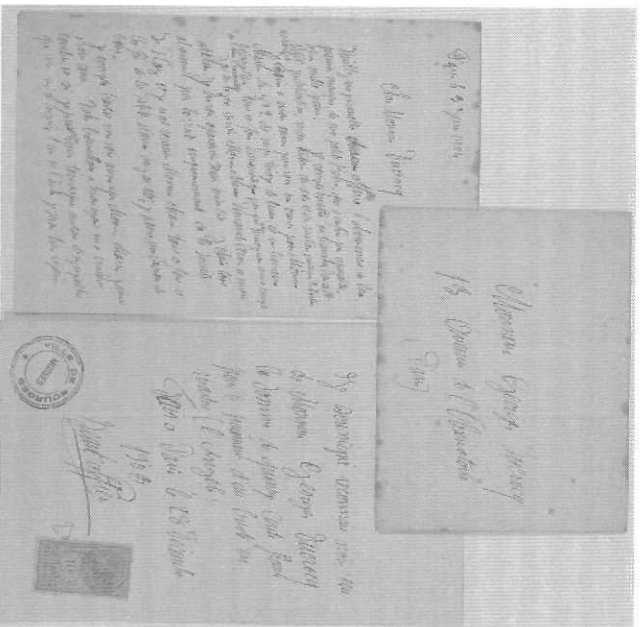
Notre excellent ami Rouart<sup>13</sup> est venu hier avec un membre de l'Action française pour voir la médaille Mercier<sup>14</sup>, c'est-à-dire les travaux de la fameuse médaille, et il m'a annoncé la grande nouvelle. Sa langue avait fourché, m'a-t-il dit.

Votre aimable et affectueuse lettre que j'ai reçue ce matin avec joie m'a donc confirmé le fait. Au moment où Rouart laissait fourcher sa langue pour m'annoncer vos fiançailles, une exclamation s'élevait dans ma bouche et je l'ai laissée aller. Il faut bien que vous en preniez connaissance de moi-même. Pourvu, m'écriais-je, que cette fiancée qui sera demain sa femme ne nous enlève pas cet ami si cher et conserve aux lettres françaises ce magnifique artiste de la plume. Rouart m'a assuré que notre ami Georges Ducrocq nous resterait et que les lettres ne perdraient rien à cette union très belle et assortie.

Votre lettre confirme l'assurance de Rouart et je me réjouis de vous sentir très heureux, mon cher ami. Il me tarde bien de voir cette charmante dame Georges Ducrocq. Quelle joie pour votre grand-naman qui vous aime tant.

Inutile de vous dire que je fais des vœux pour votre bonheur [...] Je crois bien, en relisant votre lettre, que j'aurai le plaisir

de voir bientôt votre charmante fiancée, il me semble que vous devez l'amener pour voir le buste. Il faudra la prévenir que je suis un vieillard très laid et désagréable pour qu'elle n'ait pas trop de déception en me voyant. »



Deux lettres de JEAN BAFPIER à GEORGES DUCROCQ (1904 et 1908) et une enveloppe. Musées municipaux, Bourges.

Georges Ducrocq a en effet épousé le 30 mai 1907 Marie Boutemy, à Lys-lez-Lannoy (Nord). Elle appartenait à une grande famille de filateurs de lin<sup>15</sup> et son père, Louis Boutemy, était maire de Lys-lez-Lannoy. Par la suite, Jean Baffier semble avoir entretenu d'excellents rapports avec Marie Ducrocq, qui est restée attachée à la promotion de l'œuvre du sculpteur<sup>16</sup>.

### GEORGES DUCROCQ ET L'ŒUVRE DE JEAN BAFPIER

Dans ses lettres, Jean Baffier évoque régulièrement son travail de sculpteur ; l'avancement des œuvres commandées par Georges Ducrocq est particulièrement détaillé, mais d'autres mentions apparaissent, lorsque le sculpteur pense que son ami peut y prendre intérêt, ou l'aider :

Après la livraison de l'*Argèle* en marbre, Jean Baffier propose à Georges Ducrocq de placer des pichets en étain auprès de la sculpture (juillet 1904).

À partir d'août 1904, la correspondance de Jean Baffier évoque régulièrement un autre marbre, apparemment financé par Georges Ducrocq. En effet, en août, le sculpteur remercie son ami pour un envoi de 600 francs, et regrette de n'avoir pas pu présenter d'œuvre à l'exposition artistique de Lille, dont les organisateurs ne remboursaient pas les frais de transport. Les lettres de janvier 1905 mentionnent le travail sur un buste de femme, qui est sans doute la *Femme au gui*. Dès février 1905, Jean Baffier reçoit un acompte de 700 francs sur le marbre de la *Femme au gui*, somme envoyée

par un membre de la famille de Georges Ducrocq, Emile Vanlaer<sup>17</sup>. Le sculpteur en remercie chaleureusement Georges Ducrocq, précisant que cet envoi lui permettra de continuer les esquisses en cours pour le Michel Servet dont le monument a été inauguré en 1908<sup>18</sup>. En mai 1905, Georges Ducrocq fait porter un nouvel acompte de 800 francs pour le marbre de la *Femme au gui* ; cette générosité réjouit Jean Baffier, qui envisage de présenter à Henri Rochefort, membre du comité Servet, une esquisse du Servet au quart d'exécution. Enfin, le 21 décembre 1905, Jean Baffier annonce qu'il va terminer de polir un socle en marbre fleur de pêcher pour la *Femme au gui*, et qu'il va exécuter le montage du buste. Une lettre du 24 février 1906 mentionne un voyage qui a eu lieu pendant l'année 1905 et a conduit Jean Baffier avec Georges Ducrocq à Metz. Cette lettre annonce un prochain voyage commun à Nevers, pour y exposer la *Femme au gui*. Jean Baffier espère que son ami acceptera de visiter en sa compagnie son atelier de la Croix-Renaud, non loin de Sancoins, puis Bourges. On ne sait pas si Georges Ducrocq a répondu favorablement à cette invitation. En juin 1906, Jean Baffier se réjouit du succès de la *Femme au gui* au Salon, et annonce à Georges Ducrocq qu'il l'enverra à l'exposition de Tourcoing. Dans une lettre non datée, mais qui doit être située pendant l'été 1906, Jean Baffier se montre tout excité par la critique, favorable à la *Femme au gui* et à sa soupière à deux bouchers, lors de l'exposition de Tourcoing. Le marbre de la *Femme au gui* n'est actuellement pas localisé ; ce buste n'est donc connu que par des moulages (musées de Nevers et de Bourges) ou par des photographies anciennes<sup>19</sup> (cf. ill. p.80).

La longue lettre que Jean Baffier adresse à Georges Ducrocq le 24 septembre 1906 nous apprend que les deux hommes sont allés ensemble à Lille (et sans doute à Tourcoing), pendant l'été. Jean Baffier y a modelé les traits de la grand-mère de Georges Ducrocq, Mme Leroy ou Leroy-Crépeaux<sup>20</sup>, alors âgée de 86 ans, et ceux de M. Valdelièvre, client lillois avec lequel Georges Ducrocq l'a mis en rapport. Jean Baffier demande une avance à Georges Ducrocq, pour les achats de marbre et les travaux préparatoires au buste de la *Grand-Mère*, et se plaint du mauvais accueil reçu au château de la famille Valdelièvre. Les lettres de septembre 1906 à septembre 1907 sont intéressantes pour suivre l'élaboration et la diffusion du buste de la *Grand-Mère*. Le socle inclut un poème rédigé par Georges Ducrocq en l'honneur de sa grand-mère, et est orné de reliefs représentant des plants de lin, végétal aimé de Georges Ducrocq, qui lui a consacré un poème, *Comme la fleur du lin*, publié en 1909 dans *les Marches de l'Est* et a intitulé un recueil de poésies, paru en 1917, *La Fleur de Lille*. L'exemplaire en marbre, livré définitivement à son client le 30 décembre 1907, avait été présenté au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts au printemps 1907<sup>21</sup>. Si cet exemplaire n'est pas localisé, en revanche, les musées de Nevers et de Bourges conservent chacun un exemplaire en plâtre patiné<sup>22</sup>, auquel il est fait allusion dans la lettre du 23 septembre 1907.

Le 24 septembre 1906 :

[...] « J'ai cherché un piédocuche pour le buste de votre chère grand-maman, car il faut vous dire que les moulages de ces œuvres ont été bien faits depuis la façon des creux à Lille jusqu'aux coulées qui furent faites ici.

Je dois vous dire, en toute sincérité, que j'ai été heureux de voir apparaître en plâtre le buste de votre bonne-maman. Je suis certain que, s'il plaît à Dieu qu'il me soit donné de paraître cette œuvre au marbre, comme j'en ai le plus vif désir, ce sera l'une de mes meilleures, et j'ai idée qu'elle ne sera point banale. Je vous envoie une photographie de l'ensemble. Cette épreuve est un peu pâle, mais vous pourrez tout de même vous rendre compte de l'aspect général et vous aurez déjà une idée de ce que pourra donner l'exécution définitive. Précisément, la photographie vous indique déjà que le buste sera en marbre blanc et le socle en marbre de couleur. Je compte mettre pour ledit socle du marbre vert de mer, et voici pourquoi : j'ai voulu faire un petit monument familier, riche et sobre en même temps, magnifique et simple dans son expression esthétique.

J'ai ménagé quatre petits panneaux encadrés de lin et formant cul de lampe pour soutenir les petits encochements. Les petits motifs seront de cuivre doré et patinés à recevoir les quatre strophes de votre beau sonnet avec le titre (*La grand-mère*). Je compte faire graver les lettres comme celles qu'on peut voir sur les pièces de monnaie. J'ai demandé des renseignements pour la dorure et la gravure et je puis, à présent, marcher à moins que vous ne donniez ordre de n'en rien faire, ce qui serait pour moi un chagrin mortel.

Notre cher Louis Marin n'avait bien dit que le buste serait bon, ainsi que vous me le laissez encore aussi voir, mais j'étais si mal impressionné par mes avatars chez la famille Valdelèvre que je ne pouvais plus me rendre compte. À cette heure, je sais que ça ira. Plusieurs personnes compétentes ont vu le buste et l'approuvent fort : le maître Henri Rochefort a paru s'y intéresser avec persistance, il lui tarde, a-t-il dit, de le voir en marbre. Donc, mon cher ami, nous pouvons marcher avec entrain pour réaliser cet ouvrage qui, je le sens, nous fera honneur.

Malheureusement, je suis obligé de vous demander de l'argent. Je suis après faire mes montages de plâtre pour encastrier le marbre blanc dans le marbre vert. J'ai envoyé chercher les échantillons de marbre blanc, et j'ai vu le marbrier pour étudier les marbres verts. Donc, pour ces achats de marbre, mise en train de la mise au point, pour la sculpture et la marbrerie, veuillez donc avoir l'obligeance de m'envoyer un billet de 500 francs. »

« Paris, le 3 octobre 1906, 6 bis rue Lebovius  
Mon cher ami Ducrocq,

Je vous avoue en toute sincérité que j'attendais votre lettre avec impatience et que son arrivée hier soir à neuf heures a été pour moi flambée de joie, en la recevant et surtout en la lisant. Je suis heureux que vous ne changiez rien au dispositif du petit monument familier si longtemps médité et si minutieusement étudié. J'avais d'abord pensé à une seule strophe mise sur la face, mais petit à petit je suis parvenu à disposer le petit piédestal pour les quatre strophes. Je suis heureux doublement, triplement, quadruplement même de cette réussite, car c'en est une, parce que c'est l'application intégrale de ma doctrine d'art à tous les points de vue. Malheureusement, je suis désolé par les traces que j'ai au sujet du marbre blanc. J'ai à peu près épuisé deux blocs, à l'heure où je vous écris ces lignes, pour trouver la chère image sans tache. Trois fois hier nous avons reculé pour fouiller plus avant dans le second bloc. Ce matin, nous

mettons au point tout ce qui reste du morceau et si nous trouvons encore une tache, il faudra aller quêter un troisième bloc. C'est une véritable guigne, parce que ces marbres ont la réputation d'être beaux. Jamais je n'ai rencontré autant de difficulté pour obtenir une œuvre. Pour les étains et les cuivres, il y a les alliages et la fonte qui nous font entrager notre vie avec des suites désolantes de non-réussites. Les marbres ont bien des travers. Le malheur, c'est que les marchands de marbre ne veulent point garantir leur marchandise, tandis qu'on peut, dans une certaine mesure, faire recommencer les fondeurs.

J'espère tout de même aboutir... »



Jean Baffier, *La Grand-mère* (Mme Leroy-Crépeaux), 1907  
(Moulage plâtre patiné), don Jean Baffier, 1908, Musées municipaux, Bourges.

Lettre sans date, entre le 3 octobre et le 23 décembre 1906 :

« Mon bien cher ami,

[...] J'ai bien regretté de ne point m'être trouvé là quand vous êtes venu. Mithouard, Rouart et Chapon sont venus voir pensant que j'avais le buste de votre grand-mère à l'atelier. Je vais avoir les morceaux épars de l'œuvre d'ici peu à l'atelier, mais c'est encore au dehors. Nous avons causé du dispositif au sujet de votre sonnet. Mithouard dit qu'il faut

absolument le mettre en entier sur un seul panneau, et je suis naturellement influencé fortement par les raisons qu'il m'a données. La plus importante, c'est, dit-il, que le sonnet est tout d'une mesure, et que d'en séparer une seule strophe, c'est le meurtrir et même le détruire. Je suis angoissé combien par cette critique sévère mais que je trouve juste. Je vais m'en occuper dès cet après-midi. J'aurai besoin de vous absolument pour aboutir à un résultat. Il ne faudrait pas, après tant de soucis de part à d'autre, aboutir à un four. Merci pour les six cents francs. Ayant porté les cinq cents que vous m'avez envoyé (*sic*) pour le *Réveil* au compte de votre grand-mère, ça fait deux mille trois cents que vous avez versé pour l'œuvre. Merci encore, cher ami. »

« Paris, le 23 décembre 1906

Mon cher ami Ducrocq,

J'avais deux motifs importants de vous écrire, et j'ai bien tardé, parce que si je sculpte avec peine, j'écris avec angoisse. D'abord, je devais vous faire assavoir que j'ai pris la résolution de mettre votre beau sonnet en un seul panneau du socle, le devant bien entendu. Après examen réfléchi et renseignements minutieux pris chez mon graveur, je suis à même de vous assurer que ça ira. Vous me répondrez peut-être que les autres panneaux seront sans motif avouable, du fait de ce changement de composition. Rassurez-vous ! Ils font bien dans l'ensemble, c'est l'essentiel. J'ai pensé que l'on pourrait peut-être mettre sur lesdits panneaux soit des maximes, soit des devises qu'affectionne votre chère grand-mère ou vous-même. Veuillez donc penser à cela et me dire votre opinion. Notre excellent ami Mithouard sera content de voir que son conseil a prévalu et je suis bien heureux que ce noble poète et magnifique écrivain soit venu voir le travail en cours d'exécution... »

« Paris, le 22 janvier 1907

Mon bon et cher ami,

Je suis, à mon grand regret, dans l'obligation de vous taper. Je comptais toucher une petite somme d'un travail que j'ai fait pour Gien<sup>23</sup>, et l'œuvre se trouvant retardée dans son exécution en bronze, je ne puis me faire régler ce travail, ni même demander d'acompte parce que bêtement j'avais adhéré à ce qu'on ne demanderait de toucher que pour le travail fini. À ce moment, je comptais que cet ouvrage ne traînerait pas, et il a traîné, pour cause de visites de membres de la famille, du comité, etc. Heureusement que j'ai des lettres de la veuve, car c'est un buste-médailion après décès, qui me font une sécurité. Une d'entre elles exprime que cette dame est contente du travail. Ayant touché du Servet à la fin de décembre, je ne puis redemander de sitôt. Les esquisses pour le buste du père Canson<sup>24</sup> ne sont pas encore adoptées. Sa médaille n'est pas encore assez avancée. De sorte que je suis obligé d'en recourir à vous.

Le petit monument de la grand-mère s'avance. J'ai rendez-vous demain matin avec mon fondeur pour la fonte des quatre petits panneaux<sup>25</sup> qui sont à plaquer fini. Nous avons bûché dur Briffault<sup>26</sup> et moi. C'est que ça marche le temps. J'ai préparé la petite levre sur le marbre vert pour la bordure qui doit relier le marbre vert au marbre blanc. Cette préparation est faite grossièrement et je ne terminerai qu'avec le buste ajusté. Nous allons faire l'ajustement dans le courant de la semaine et ce sera peut-être le moment de le voir. Je vous enverrai un mot.

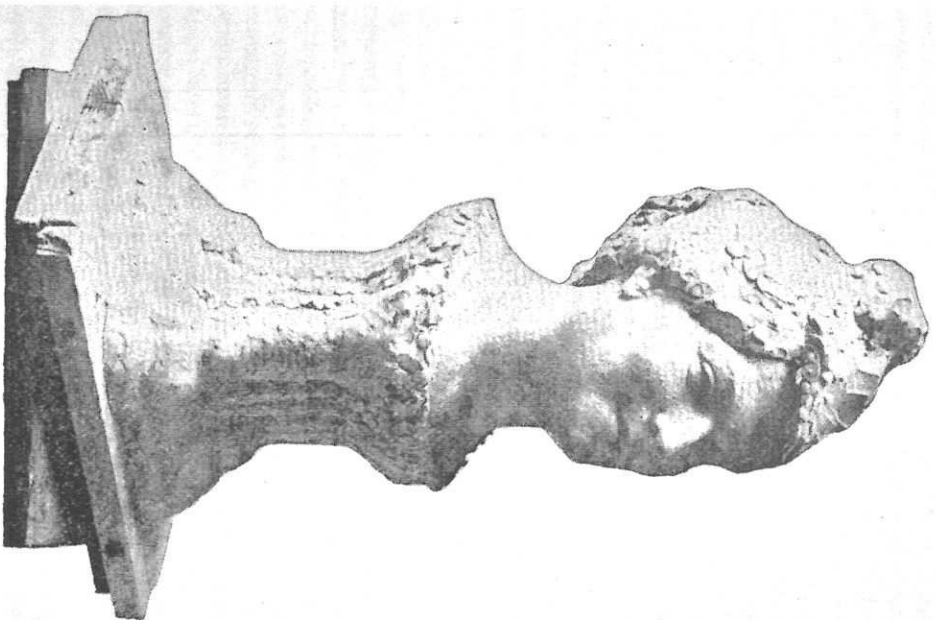
Pourriez-vous me remettre cinq cents francs mon cher bon ami ? »

Paris, le 23 février 1907

[...] « Il faut que je vous dise que j'allais vous écrire pour vous demander la petite dentelle de la petite broche de Grand-Mère. J'ai commencé de me préparer pour attaquer l'ornementation du petit bonnet de la tante bonne et tant aimable Albertine<sup>27</sup> que je n'oublie pas, dites le lui bien. Donc, mon cher Ducrocq, vous serez doublement le bienvenu à l'atelier aussitôt que vous le pourrez. Vous ne verrez pas l'œuvre dans sa splendeur définitive, mais telle quelle, il y a à voir.

Le sonnet doit être bien avancé d'être gravé, et je pense que vous pourrez le voir, il sera même utile que vous en preniez connaissance pour voir si nous n'avons rien oublié dans ce précieux texte. Les autres petits panneaux sont entre les mains du ciseleur. Nous sommes à quatre travaillant en ce moment après la chère grand-mère. Veuillez lui présenter mes hommages les plus respectueux en lui renouvelant ma très vive gratitude pour la grâce qu'elle a mis à poser et toute la bienveillance dont elle m'a honoré pendant mon séjour chez elle.

Tous mes compliments et meilleurs souvenirs à toutes les personnes de votre splendide famille, dont j'ai eu le plaisir de faire connaissance. »



JEAN BARRIÈR, *La femme au gué*,  
(Photo de l'œuvre achevée en 1905), archives Jean Barrièr du fonds Louis Marin,  
Archives départementales du Cher, Bourges.



Paris, le 23 septembre 1907

[...] « Le buste de votre chère grand-mère est à l'atelier tel que je l'ai retiré du salon. Je n'ai pas fait doré les petites branches de lin qui étaient dorées provisoirement à cause du temps qui m'avait manqué pour le faire. Je n'ai même pas fait le nettoyage de l'œuvre, voici pourquoi : en causant des destinées possibles du buste à Lille, il nous avait semblé que si la réussite couronnait nos efforts, il serait à peu près certain que Monsieur Leroy votre oncle en désirerait un exemplaire en marbre et ce serait pour moi une grande joie de penser que ce buste en matière noble serait dans cette noble demeure, que cette vénérée dame a tenue avec tant de dignité, d'intelligence et de vaillance jusqu'à un âge très avancé<sup>28</sup>. D'un autre côté, le moulage tant pour certains de vos parents ou amis que pour moi-même paraît s'imposer. C'est une de mes meilleures œuvres, peut-être la plus harmonieuse, et je vous laisse à penser si j'aimerais en avoir une épreuve en plâtre au musée de Bourges et l'autre au musée de Nevers, pour montrer à mes chers compatriotes que je ne suis pas tout à fait un bourrin comme ils persistent à le croire. J'aurai voulu causer de ces propositions délicates avec vous, de vive voix, mais je songe que si vous aviez là-dessus des idées déjà arrêtées, en me les laissant connaître tout de suite, je pourrai agir immédiatement de manière à être prêt à vous livrer le buste à votre arrivée à Paris qui ne tardera point sans doute beaucoup.

En un mot, à part les ordres que vous êtes susceptible de me donner au sujet du buste de votre grand-mère, je vous prierais de me dire à quel moment je devrai vous livrer ces deux ouvrages, *La Femme au qui* et votre *Grand-Mère*. »

#### LES JOURNÉES DE LA FÉDÉRATION RÉGIONALISTE FRANÇAISE À BOURGES, SEPTEMBRE 1911

Jean Baffier a consacré beaucoup d'énergie à l'organisation des Grandes Journées régionalistes de la Fédération régionaliste française, événement analysé par N. McWilliam<sup>29</sup> et précisément reconstitué par C.-E. Roth<sup>30</sup>. Ses quatre lettres à Georges Ducrocq pour l'année 1911, deux en avril et deux en juillet, mentionnent la préparation de l'événement. Au moment de Pâques, Jean Baffier dit avoir envoyé plus de 600 circulaires, pour obtenir des participations et des financements. Le 20 avril, il prévoit son grand cortège : « D'après les assurances que notre cher président Louis Marin et vous m'avez données, je compte comme groupe de région l'Alsace-Lorraine. En ce moment, nous aurions sept groupes de régions, de grandes régions : La Provence, la Bretagne, l'Anjou, l'Alsace-Lorraine serait au milieu comme un bouquet, l'Auvergne, la Wallonie, le Berry. Ceci n'est pas un classement, entendez bien. Je compte encadrer le bijou que sera le cortège des provinces par une cavalerie légère qui fera l'escorte tout en séparant le public du cortège suffisamment pour qu'il n'y ait pas de mélange, pas de confusion. Chaque grand groupe de région sera relié aux autres groupes par un trait d'union exprimé par un petit peloton de ma cavalerie légère qui rompera (*sic*) la monotonie de la ligne horizontale. »

Le 5 juillet 1911, Jean Baffier est déjà à Bourges et déploie toute son énergie :

« Depuis que je suis en Berry, j'ai quitté Paris le 14 juin, je suis comme dans un rêve entremêlé de cauchemars. La Fête des Prés que j'ai présidée et en partie exécutée à Châteauroux, capitale moderne du bas Berry, a été comme une préface de nos grandes Journées à Bourges. [...] Ici, j'ai fait, depuis quinze jours que je suis là, plusieurs réunions pour constituer nos grands comités. La dernière, qui a eu lieu lundi dernier à la préfecture, paraît décisive. La ville est à cette heure impressionnée, la province commence à s'impressionner et enfin la région. Ci-joint un papier que vous donnera l'idée de cette importante réunion à la préfecture. Les autorités préfectorales et municipales m'ont accueilli avec grande bienveillance. La galère de la R.F. a le vent arrière. Nous pouvons vraiment faire une démonstration grandiose si nous le voulons tous, et nous le voulons, dites mon excellent ami Georges Ducrocq.

Mes commissions et sous-commissions seront constituées cette semaine ou commencement de l'autre semaine. J'ai essayé la mise en œuvre des parties les plus importantes de notre cortège. J'aurai fait mes principaux essais d'ici quelques jours et je partirai aussitôt que possible pour Paris où j'aurai à corriger les épreuves de mon recueil, que je compte voir paraître la première semaine de juillet. Ce que je fais ici est absolument indispensable. Je fais tout le possible, l'impossible, nos populations sont dures à mettre en mouvement, mais ça va. Les derniers jours sont toujours héroïques. Je crois que vous serez content. Notre manifestation aura du style. Notre banquet régionaliste aura tout à fait une couleur locale. Ca vous intéressera. C'est la mairie qui l'offre aux congressistes et aux délégués de province. Notre assemblée de province dans le magnifique jardin de l'hôtel de ville promet d'être magnifique. Pour vous dire le fin mot, les choses s'arrangent mieux que je ne l'avais espéré. »

Dans sa lettre du 19 juillet, Jean Baffier commence à manifester de la tension et de l'inquiétude pour la réussite de la manifestation :

« Au moment où j'ai accompli un tour de force peu ordinaire, je commence d'être inquiet. Après avoir remué le Berry, la région, voyez-vous que les principaux éléments de mon œuvre me manquent au dernier moment. Je suis inquiet. »

En effet, il considéra finalement la manifestation comme un échec<sup>31</sup>, alors que Georges Ducrocq en donne, dans *Les Marchés de l'Est*, un compte-rendu élogieux<sup>32</sup> :

« Les fêtes provinciales de Bourges sont terminées. Les gars du Berry sont rentrés chez eux. Les délicieuses coiffes des filles de la vallée noire, chère à George Sand, ont repris le chemin de la mare au diable. Les Bretons sont retournés dans leur Bretagne bretonnante. Les bonnets normands, les barbichets du Limousin, les châles et les coiffes angevines, aux ailes retroussées, tous les beaux oiseaux de lin et de dentelle, toutes les cornettes et les galurins blancs, les robes brodées et les chemisettes, les rubans et les sabots, les croix jeannette et les boucles d'argent ont regagné leurs provinces. Les cornemuses qui n'ont cessé de souffler tout un beau dimanche d'automne, pour la joie du cortège, se reposent. Les vieilles ne chantent plus et les cloches de la cathédrale de Bourges qui ont sonné la grande volée ne vibrent plus dans la belle pierre grise des tours géantes. Le moment est venu de livrer les conclusions de ces fêtes magnifiques.

## CONCLUSION

À travers ces citations renaisissent – un peu – la rencontre et l'amitié entre le sculpteur d'origine paysanne et le jeune esthète, voyageur et passionné par la richesse et la variété humaines. Sont-ils restés en contact entre 1914 et 1920, date de la mort du sculpteur ? Au début du mois de juillet 1923, Georges Durocq témoignait encore son attachement au sculpteur, par une lettre adressée à Albert Chapon, son exécuteur testamentaire : «... je continue à considérer Baffier comme l'un des plus grands sculpteurs de notre époque, un de ceux qui pourraient redéfinir l'art moderne, si un soutien plus affirmé lui avait été donné. Il ne lui a manqué, force de la nature, que de savoir se discipliner un peu, mais je ne puis songer à son âme, à son génie, à sa sensibilité, à sa force devant le modèle, à sa largeur et profondeur de vues, à son caractère si profondément moral et philosophe, à son courage, à sa vaillance, sans être ému...<sup>33</sup> » Dans ces quelques lignes sur Jean Baffier transparaît la personnalité de Georges Durocq, sensible, ami fidèle et bienveillant.

Réunir dans la capitale du Berry et le centre des Gaules toutes les provinces françaises, les faire asseoir à la même table, les faire défiler dans les rues de Bourges avec leurs costumes traditionnels, tel était le rêve de notre ami Jean Baffier, le maître-sculpteur berrichon. Il s'est réalisé parce que la foi fait des miracles et que Jean Baffier ne connaît pas d'obstacle à son prosélytisme régionaliste. Ce qu'il veut, il le veut bien, en vrai gas du Berry. Les fêtes ont donc été comme il le voulait, dignes, majestueuses, rutilantes de couleur et de richesse, elles ont montré aux yeux d'une population éblouie les trésors que renferment nos provinces françaises et dont elles ne se doutent pas.

Un congrès régionaliste accompagnait la fête des costumes. On y a entendu successivement Charles Brun, apôtre de la décentralisation, qui nous a prouvé dans un discours lumineux que le régionalisme était à la fois une source d'orgueil, d'ordre et de beauté ; Louis Marin, député de Nancy, le président actif de la Fédération régionaliste ; M. Beauquier, député du Doubs et président d'honneur de la fédération, M. Rolland, professeur à la faculté de droit de Besançon, qui a montré de quelle manière on pourrait sur le champ réaliser la décentralisation administrative, M. Hervet, président de la Chambre du commerce, sur le camp d'instruction que les Berrichons voudraient voir établir au camp d'Avor ; M. le docteur Leprince sur le " caractère berrichon ». Les autorités officielles ont prêté leur concours à ces fêtes. La mairie de Bourges a offert aux congressistes un vin d'honneur et un repas berrichon composé de mets du pays. Le préfet s'est fait représenter à toutes les cérémonies. MM. Martinet, Bonnelat, sénateurs du Cher, ont présidé toutes les séances du congrès. On voit par là que le régionalisme à l'heure actuelle n'est pas un élément de discord, mais de cohésion pour les Français.

Mais les plus beaux congrès n'agissent pas sur la foule. Ce qui l'émeut, c'est ce qui parle aux yeux. Il fallait voir de quel œil étonné et admiratif le public regardait ce défilé des provinces qui n'avait jamais été réalisé en France avec tant de éclat. Comme nos vieux costumes rayonnaient dans ces rues de Bourges montantes, étroites et pittoresques, où la splendeur de leurs tissus n'était point dépaycée, comme les maisons penchées, les toits aigus, les pigeons, les chambrières, les poutres sculptées et les vieux blasons encadraient délicieusement l'essaim léger des coiffes, la silhouette des cavaliers bituriges et les vieux maîtres-sonneurs du Berry qui jouaient leurs plus beaux airs, pas entraînants, marches guerrières ou nuptiales. Spectacle inoubliable ! Ceux qui virent défilier, devant le parvis de la cathédrale de Bourges et les anges des portails cette procession magique en garderont le souvenir. [...] Il y avait surtout d'admirables gas du Berry, de cette race de géants bien découplés, rieurs, en veste courte, en chapeau chevronné de velours qui donnaient le bras à des fillettes fines et ravissantes et qui suivaient le pas délibéré le chef qui les conduit à la victoire (hardi les gars !), le maître Jean Baffier.

Sur tout le cortège flottaient les couleurs du Berry, le vert des prairies, l'or des moissons, le sang des vignes, un char traîné par des bœufs roux, orné de gerbes et d'épis bien grâmes côffurait le défilé. C'était l'apothéose de la terre berrichonne, riche en blé, riche en hommes. [...] Il est bon de sentir à l'heure que nous traversons, que toutes les provinces de la Gaule celtique sont unies et solidés sur leurs bases. C'est la leçon des journées de Bourges. »

Les recherches et la rédaction de cet article ont été facilitées par M. François Chapon, que je remercie pour sa grande générosité et sa disponibilité ; Marie-Jeanne Boisard m'a fait d'heureuses suggestions, les suis, comme toujours, redevable aux personnels des musées et bibliothèques de Bourges et à mon mari Philippe Bardielet pour leur aide.

- 1 - Cf. le catalogue de l'exposition, *Centenaire de la NRF - Jacques Rivière, l'homme de barre de la Nouvelle Revue Française, 1909-1925*, publié par le Bulletin des amis de Jacques Rivière et d'Alain Fournier, 122, 2e semestre 2009.
- 2 - Archives départementales du Cher 231 5 : transcription dactylographiée des lettres adressées par Jean Baffier à divers destinataires : 231 | 1 à 29 : fonds Baffier, don de Mme Louis Marin.
- 3 - AD Cher 231 5, p. 471-525.
- 4 - Cf. C.-E. Roth, « Jean Baffier et le régionalisme en Berry-Bourbonnais-Nivernais (1885-1911) », dans *Fédération des sociétés savantes du Centre de la France, actes du 51<sup>e</sup> congrès, Vichy, 31 mai-2 juin 1991*, Vichy, p. 159-177 et plus particulièrement p. 161-164, qui analyse le contenu et la diffusion en 1904-1905, à partir d'une liste d'abonnés conservée aux Archives départementales du Cher, 23 F 32.
- 5 - AD Cher 231 5, p. 490-493, lettre de Jean Baffier à Georges Durocq, 6 avril 1909. Adrien Mithouard (1864-1919) a joué un rôle important à Paris, à la fois par sa participation à la vie intellectuelle et littéraire et par son rôle politique, qui l'a en particulier mené à la présidence du conseil municipal de Paris, de 1914 à sa mort.
- 6 - Albert Chapon (1865-1952) a été l'un des fondateurs de la revue *L'Occident*, l'une des publications influentes au début du XX<sup>e</sup> siècle.
- 7 - Les éléments biographiques cités ici ont été compilés à partir de notices et articles nécrologiques dont certains n'ont été généralement communiqués par M. François Chapon, et n'ont mis sur la voie d'autres publications : ils sont parus dans le *Journal des Débats* du 1<sup>er</sup> octobre 1927, p. 2 (consulté sur Gallica), Edmond Rilon, « Georges Durocq » dans le *Dictionnaire* 1927, p. 477-481 (communiqué par M. Chapon), *Séguierion, Revue des marches du Nord*, 1929, p. 321 à 363, articles sur Georges Durocq, poèmes et écrits inédits par l'homme de lettres (consulté sur Gallica) et dans *L'ami du peuple du Lot*, 7 novembre 1929, article de Pierre Langens (communiqué par M. Chapon).
- 8 - Nouvelle Revue Française, 32, 1<sup>er</sup> août 1911, p. 244-245 : la critique, Henri Ghéon, admire la clairvoyance de Georges Durocq et son talent descriptif, mais semble moins proche que lui de Maurice Barrès ; pour H. Ghéon, l'inconvénient majeur de l'annexion de l'Alsace-Lorraine est d'empêcher les rapports féconds entre la culture française et la culture allemande, en raison du raidissement nationaliste.
- 9 - AD Cher 231 5, lettres de Jean Baffier, des 26 avril et 10 mai 1910 ; Georges Durocq, candidat aux élections législatives de 1910, a été en ballottage au second tour, mais n'a pas été élu, Jean Baffier le félicite pour sa campagne.
- 10 - Les lettres conservées par les musées de Bourges et celles, complémentaires conservées dans le fonds Baffier aux Archives départementales en témoignent, pour la période 1903-1914 : Jean Baffier demandait régulièrement des avances ou des « dépannages » à Georges Durocq, et l'en remerciait ensuite chaleureusement.
- 11 - *L'Occident* a publié plusieurs articles de Jean Baffier par la suite, y compris en novembre 1908, un long récit en prose berrichon.
- 12 - Effectivement paru dans le *Reveil de la Gaule*, 4e série, 2, juin 1904, p. 62-63, sous les initiales C.A., c'est-à-dire Charles Achard ; le compte-rendu suppose aux Corcens une origine celtique, déduite d'une comparaison proposée par G. Durocq entre le front des Corcens et celui des Bretons.
- 13 - Louis Rouart (1875-1964), éditeur, collectionneur et mécène, fondateur de l'Art catholique. Cf. F. Chapon, « Louis Rouart », dans le catalogue de l'exposition organisée en 2004 par le musée de la Vie romantique à Paris, *Au cœur de l'impressionnisme : la famille Rouart*, p. 93-101.
- 14 - Le général Mercier était Ministre de la Guerre au moment de l'arrestation du capitaine Dreyfus en 1894. En septembre 1906, l'action française avait lancé une souscription pour une médaille à son effigie, le remerciement pour son courage. L'exécution du modèle a ensuite été confiée à Jean Baffier. Le refus des organisateurs du Salon de la société nationale des Beaux-Arts, en 1908, d'autoriser l'exposition de la médaille avec sa légende a conduit le sculpteur à quitter bruyamment la Société. Cf. N. McWilliam, *op. cit.* p. 241-248. La médaille figure sous le n° 184 du catalogue du Salon de la Société des Beaux-Arts, en 1908, sous l'intitulé « Hommage d'admiration au général Mercier (médaille en argent doré) ».
- 15 - Communication écrite de M. François Chapon, d'après une plaquette imprimée, *Mariage de*

Modernoiselle Marie Boutemy avec Monsieur Georges Ducrocq, Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1908.

- 16 - Communication écrite de M. François Chapon.
- 17 - Dans la correspondance de Jean Baffier à Georges Ducrocq, le nom apparaît sous la graphie Yaulard, puis sous celle, corrigée, de Vanhaer, d'après la brochure du mariage de Georges Ducrocq citée note 15. M. Vanhaer était notaire à Lille (communication orale de M. François Chapon). Le nom apparaît aussi dans l'avis de décès publié par le *Journal des Débats*, signalé note 7.
- 18 - Cf N. McWilliam, *op. cit.*, p. 99-132.
- 19 - Cf aussi Archives départementales du Cher, 23 J 4, p. 210-211.
- 20 - Sur l'élaboration du buste, voir aussi Archives départementales du Cher, 23 J 4, p. 212-218.
- 21 - *Société nationale des Beaux-Arts. Catalogue des ouvrages de peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture, art décoratif, arts appliqués exposés au Grand Palais du 14 avril au 30 juin 1907*, Evreux, 1907, p. 247 n° 1785.
- 22 - Musées de Bourges, inv. 1908.15.1 et musées de Nevers, inv. N. S. 72. Sur cet exemplaire : B. Bringuier et N. Marinet, *Ouvrages de Jean Baffier 1851-1920 au musée municipal de Nevers, catalogue d'exposition*, Nevers, 1981, p. 40 notice 33.
- 23 - C. Roth a en effet repéré, dans le cimetière de Gien, un médaillon signé Baffier, non daté (communication écrite, début 2010). Il s'agit du portrait du pharmacien, directeur de Journal et homme politique Emile Merry, mort en 1905, au sujet duquel un site Internet (entre autres...) permet de glaner quelques renseignements : <http://www.lejournaldegien.fr/actualite/Les-tres-riches-heures-de-la-presse-giennoise-214.html>
- 24 - D'après la liste des œuvres de J. Baffier compilée par Mme Louis Marin (Archives départementales du Cher, 23 J 4) et le catalogue du Salon de 1908 de la Société nationale des Beaux-Arts, c'est un buste du père Cosson, daté de 1908 et destiné à la chapelle de l'école Sainte-Genèveève, rue Lhomond à Paris.
- 25 - Il s'agit des quatre panneaux « encadrés de lin », qui sont mentionnés par Jean Baffier dans son courrier du 24 septembre 1906.
- 26 - Le sculpteur animalier France Briffault (1862-1930), assistant fidèle de Jean Baffier. Voir : M. Barbin, *Dictionnaire des peintures, sculpteurs et graveurs nivernais du xve au xxe siècle*, Nevers, 2002, p. 37.
- 27 - La familiarité du ton et un passage de la lettre du 23 septembre 1907 indiquent qu'il s'agit d'une domestique, au service de la grand-mère de Georges Ducrocq.
- 28 - Ce passage, et un autre, plus haut dans la même lettre laissent à penser que la grand-mère de Georges Ducrocq est décédée entre l'achèvement du buste et le 23 septembre 1907.
- 29 - *Op. cit.* p. 208-212.
- 30 - C.-E. Roth, *op. cit.* en note 3, p. 171-175.
- 31 - Cf N. McWilliam, *op. cit.* p. 208-212 et les lettres adressées par Jean Baffier à Emile Martal, Archives départementales du Cher, transcription 23 J 5, p. 336-340.
- 32 - *Les Marchés de l'Est*, septembre 1911-avril 1912, p. 229 et suivantes.
- 33 - Courrier conservé dans les archives personnelles de M. François Chapon.